

Essai

Gérald Alexis, Gérald Baril, Gaétan Bélanger, Patrick Bergeron, Pierrette Boivin, Yvan Cliche, Louis Jolicoeur, Yves Laberge, Laurent Laplante, David Laporte, David Lonergan, Michel Nareau, Marie-Ève Pilote and Pierre Rajotte

Number 138, Spring 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73782ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

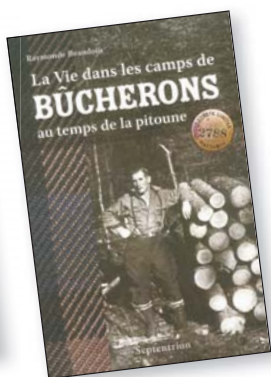
0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Alexis, G., Baril, G., Bélanger, G., Bergeron, P., Boivin, P., Cliche, Y., Jolicoeur, L., Laberge, Y., Laplante, L., Laporte, D., Lonergan, D., Nareau, M., Pilote, M.-È. & Rajotte, P. (2015). Review of [Essai]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (138), 44–59.



Sous la dir. d'Aurélien Boivin et David Karel avec la collaboration de Brigitte Nadeau
À LA RENCONTRE DES RÉGIONALISMES ARTISTIQUES ET LITTÉRAIRES

LE CONTEXTE QUÉBÉCOIS 1830-1960
 Presses de l'Université Laval, Québec, 2014,
 343 p.; 40 \$

Longtemps considéré comme un mouvement plus idéologique que littéraire ou artistique, le régionalisme qui a marqué le Québec de la première moitié du XX^e siècle suscite depuis quelques années un intérêt nouveau. Après la publication en 2006 de la thèse de doctorat d'Annette Hayward, sous le titre de *La querelle du régionalisme au Québec (1904-1931)*, et du livre de Maurice Lemire, en 2007, *Le mouvement régionaliste dans la littérature québécoise (1902-1940)*, un nouvel ouvrage, fruit de la collaboration entre des historiens de l'art et des historiens de la littérature, s'intéresse au régionalisme en portant plus particulièrement attention à ses rapports entre la littérature et les arts visuels. Certes, quelques-uns des treize textes proposés ne manquent pas de rappeler la visée propagandiste à laquelle a souvent été associé ce mouvement au Québec. C'est le cas entre autres d'une étude des manuels d'enseignement rural et des « albums-images » pour la jeunesse qui réunissent le texte et l'image de façon à contribuer « à l'endoctrinement idéologique de la société ». C'est également le cas d'une étude sur les concours littéraires de la Société

Saint-Jean-Baptiste de Montréal qui, tout en incitant de jeunes et de moins jeunes talents à se faire connaître, trouvait « dans ces artistes d'excellents propagandistes » pour une idéologie régionaliste axée sur « la sauvegarde des us, coutumes et traditions de la société canadienne-française, la fidélité à la langue et à la foi des ancêtres, tout en glorifiant (presque obligatoirement) le passé ». Mais l'aspect sans doute le plus intéressant de certains articles réunis dans cet ouvrage collectif consiste à montrer que « le régionalisme au Québec embrasse un champ étendu, plus contrasté qu'on ne le pense couramment ». Quelques auteurs le constatent notamment en étudiant la figure de l'Habitant, tantôt comique et irrévérencieuse, tantôt sérieuse et combattante, qui s'impose dans la presse francophone, dans les ouvrages folkloriques et dans les almanachs. Un des auteurs s'intéresse à la cohabitation de tendances à la fois régionalistes et modernistes au sein de certains lieux de sociabilité comme les clubs et les périodiques. D'autres collaborateurs de l'ouvrage relèvent une approche nuancée chez des représentants du régionalisme, comme le poète et dessinateur Albert Ferland, le frère Marie-Victorin et le peintre poète Charles Gill, qui « ont échappé à l'étroitesse du mouvement littéraire et artistique qu'ils ont contribué à définir », ou encore chez un pionnier du cinéma québécois comme l'abbé Albert Tessier, qui a su allier « intensément, comme peu d'autres de sa génération au Québec, traditionalisme et modernité, fidélité aux traditions et originalité d'esprit, ancrage

dans le terroir et ouverture vers l'étranger ». Enfin, que dire d'un roman comme *Claude Paysan* (1899) du Dr Ernest Choquette, illustré par Ozias Leduc, qui se distingue à l'époque d'une stricte production à thèse en intégrant « une forte composante psychologique, présente dans le texte et que les dessins de Leduc mettent en évidence » ? Bref, ces études fort intéressantes montrent que le régionalisme est loin d'avoir été aussi monolithique qu'on l'a prétendu, que sa « complexité historique et idéologique [...] tranche avec la vision simpliste et souvent caricaturale dont l'accablent parfois certains partisans du modernisme ». Signalons en terminant que l'ouvrage comprend plus de cent illustrations « représentatives du mouvement régionaliste dans ses rapports entre la littérature et l'art ».

Pierre Rajotte

Raymonde Beaudoin
LA VIE DANS LES CAMPS DE BÛCHERONS AU TEMPS DE LA PITOUNE

Septentrion, Québec, 2014,
 176 p.; 22, 95 \$

Les bûcherons font partie de ces personnages plus grands que nature qui peuplent la mémoire et le folklore québécois. Soiffards invétérés ou hardis gaillards, les forestiers ont pu jouir de tout un appareillage littéraire afin de mousser leurs divers exploits, authentiques comme fantasmés. Mais qui étaient-ils vraiment et qu'en était-il de la vie au chantier ? Dans son premier essai, Raymonde Beaudoin délaisse le mythe dans le but de mesurer la réalité historique à échelle humaine et tente d'éclairer le quotidien de ces milliers d'ouvriers à l'ère de la « pitoune ».

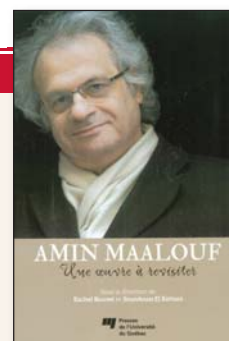
Dans une douzaine de chapitres, l'auteure passe en revue tout le processus de coupe, de l'établissement automnal des camps jusqu'à la drave printanière des billots. La mise sur pied du chantier était d'abord la tâche du *jobber*, gérant chargé de l'administration des ressources matérielles, ainsi que de l'embauche des employés. Ces derniers se répartissaient entre les bûcherons (constitués des *bûcheux*, des *pileurs*, des *claireurs* et des *rouleurs*), le *shoboy*, homme à tout

Un auteur libre...

Rattaché à l'exil et au métissage par sa trajectoire autant que par ses œuvres, Amin Maalouf bénéficie grâce à ce collectif de regards complémentaires. Il y gagne un profil plus net : on le perçoit rebelle aux classifications et donc plus libre de relier histoire et géographie, sociologie et politique. Si Maalouf songe au roman, ce sera même seulement après avoir emprunté les sentiers de l'histoire dans *Les Croisades vues par les Arabes*. Peut-on même parler de roman à propos de Maalouf? Oui, à condition d'accorder à l'auteur un large flou artistique, tant les frontières des genres littéraires sont pour lui et ses œuvres aussi poreuses que celles des cultures et des enracinements. Dès *Léon l'Africain*, par exemple, Maalouf s'autorise une audace semblable à celle de Marguerite Yourcenar rédigeant *Mémoires d'Hadrien* : comme elle, il écrit l'autobiographie d'un autre. Contradiction dans les termes, dira-t-on, puisqu'une autobiographie ne peut provenir que de la personne elle-même! À quoi Maalouf répond en termes mesurés : « La question qui s'est posée quelquefois pour moi, lorsque j'écrivais des romans ayant une base historique, c'était celle de savoir si je devais respecter la vérité historique, ou si je pouvais l'ignorer pour les besoins du roman. La réponse que j'ai donnée – explicitement à moi-même et implicitement à mes lecteurs –, c'est que je devais me conformer à la vraisemblance historique, même si je n'avais pas d'obligation en la matière ». Réponse classique, qui contourne le défi rarement relevé d'une autobiographie écrite par une tierce personne.

Telle est la liberté de Maalouf. D'où provient-elle? Plusieurs des auteurs mobilisés par ce collectif insisteraient sur l'exil imposé à l'écrivain. Il a quitté de mauvais gré son Liban natal, parce que le pluralisme de sa société avait été ébranlé par les maladresses impériales de l'Occident et que son statut de minoritaire l'exposait désormais aux brimades. Comme ce qu'il laisse derrière lui ne ressemble plus à ce qu'il a aimé, il éprouve désormais tout à la fois chagrin, pessimisme, nostalgie, soif d'un monde libéré des exclusions. Le texte final, que signe Abdelmounym El Bousouni, parle avec délicatesse et pénétration d'une « vision crépusculaire de l'Orient » : il la lit dans *Les désorientés*, mais plusieurs autres ouvrages de Maalouf baignent dans la même atmosphère désenchantée. Liberté et rejet des cloisonnements, mais au prix de l'émigration. « Bien entendu, cette question revêt pour moi un sens particulier, puisque j'ai dû moi-même prendre position sur cette question, ce qui a profondément modifié le cours de mon existence. » Liberté et métissage, mais aussi pessimisme et fêlure.

Laurent Laplante



Sous la dir. de Rachel Bouvet
et Soundouss El Kettani

AMIN MAALOUF

UNE ŒUVRE À REVISITER

Presses de l'Université du Québec, Québec, 2014, 285 p.; 28 \$

faire, et les *guidis*, responsables de l'entretien des chemins en vue du *charroyage* du bois. Au sein de cette faune masculine régnait la *cook* qui, à raison de seize heures par jour, relevait le défi de nourrir tous les jours une cinquantaine de ventres affamés. Une fois le bois de la concession couché, les mesureurs et inspecteurs de la compagnie calculaient les redevances avant le flottage final effectué par les *raftmen*.

L'auteur mène une étude anthropologique au ras du sol, soucieuse de livrer dans ses moindres détails – habitudes de table, hygiène, passe-temps des travailleurs – le fonctionnement de ces communautés humaines isolées au cœur de l'immensité des forêts

lanaudoises et mauriciennes. Nourri par de nombreux témoignages familiaux, une expérience concrète de terrain et plusieurs photos d'archives, l'essai offre un coup d'œil édifiant sur des pratiques traditionnelles disparues avec la mécanisation du métier. Il conviendrait toutefois de remettre en question le caractère novateur de cette recherche, revendiqué en début d'ouvrage, qui ne l'est qu'à la condition de passer sous silence, comme Raymonde Beaudoin le fait, d'importantes contributions dont *Forêt et société en Mauricie* de René Hardy et Normand Séguin, réédité en 2011 aux mêmes éditions Septentrion.

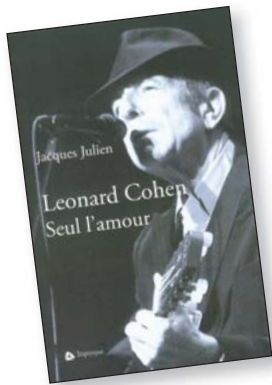
David Laporte

Omar Brouksy
MOHAMMED VI,
DERRIÈRE LES MASQUES

Nouveau Monde, Paris, 2014,
237 p.; 31,95 \$

Après avoir suscité bien des espoirs démocratiques et de justice sociale, Mohammed VI (M6), le roi du Maroc, initialement présenté comme le « Roi des pauvres », a largement déçu les aspirations placées en lui depuis qu'il a succédé à son père, décédé en 1999.

Le Roi des pauvres s'est rapidement transformé en « Roi prédateur », faisant main basse sur plusieurs secteurs clés de



l'économie du pays. Voilà ce qu'affirme Omar Brouksy, journaliste et donc observateur privilégié. Outre des réformes cosmétiques, rien n'a vraiment changé dans le fonctionnement politique du pays à la suite de la mort d'Hassan II, souverain oriental régnant avec malice et dureté sur son pays et ses « sujets ».

Le Maroc est certes un peu plus démocratique depuis la prise du pouvoir de M6 il y a quinze ans : la liberté de parole est plus grande, le parti politique qui gagne les élections obtient le premier ministère, on connaît la femme et les enfants du roi, une réalité cachée sous Hassan II. Mais les piliers moyenâgeux du régime n'ont pas bougé : le roi est toujours inattaquable, il ne rend de comptes à personne, à preuve il ne donne pas d'entrevues aux journalistes marocains, et il emprisonne des journalistes ou des citoyens pour des futilités, voire des caprices. Les courtisans et autres estafettes doivent au surplus lui prêter formellement allégeance lors d'une cérémonie annuelle que plusieurs modernistes jugent humiliante.

Pire, M6 règne avec ses « potes », soit sa clique d'une dizaine d'amis élevés comme lui au Collège royal. Avec eux et grâce à eux, il s'enrichit sans vergogne, dans les secteurs agricole et minier, avec les biens courants de consommation, et ce même si l'exploitation de ses quelque 30 palais et résidences royales coûte au bas mot, sur une base annuelle, 250 millions d'euros aux Marocains, dont 30 % de la population est au chômage. Sa fortune lui

Le roman québécois vu autrement

Voilà un propos s'affirmant à rebrousse-poil de presque tout ce qui avait été dit avant sur le roman québécois. Depuis les romans du terroir jusqu'à nos jours, en passant par les romans de la Révolution tranquille, les œuvres québécoises n'auraient jamais connu de large diffusion à l'étranger car, par leur essence même, elles s'excluent du grand contexte de l'aventure humaine. Cet essai remarquable est signé Isabelle Daunais, professeure au Département de langue et littérature françaises à l'Université McGill.

L'analyse étayée dans l'ouvrage s'appuie largement sur deux notions chères à Milan Kundera : l'« idylle » et le « grand contexte ». L'idylle renvoie à un espace-temps privilégié, à l'abri des dangers et des bouleversements. Or, la condition idyllique est peu compatible avec l'aventure dont se nourrit le récit romanesque. L'aventure digne de ce nom plonge les personnages de roman dans un monde d'adversité et cette immersion, ce passage, les transforme à tout jamais. Selon Isabelle Daunais, les romanciers québécois sont confrontés à une société de l'idylle et ne peuvent, sous peine d'incohérence, en faire abstraction. Le grand contexte, le lieu où peut se déployer l'aventure, la scène du monde historique, le roman québécois y aspire sans jamais y accéder. Il demeure à l'abri, dans son contexte sans histoire.

Si l'on peut admettre assez facilement que des romans comme *Les anciens Canadiens*, *Trente arpents* ou *Jean Rivard, le défricheur* sont caractérisés par une sorte d'immobilisme idyllique, il en va autrement des romans d'après 1960, habituellement considérés comme étant en rupture avec la tradition. Isabelle Daunais récuse cette interprétation, affirmant que la rupture observée est formelle et que le roman de la modernité québécoise conserve un lien profond avec les récits du passé, la société québécoise de la Révolution tranquille et de son après n'étant pas plus qu'autrefois un lieu d'aventure. L'historiographie et les analyses des romans de l'époque soutiennent que les faits sociaux et les œuvres s'accordent dans un même mouvement de libération et d'entrée dans la modernité, donc dans le grand contexte, mais nos romans d'alors seraient plutôt caractérisés par un total abandon à l'idylle. Au-delà des renouveaux formels et thématiques, les romans des décennies 1960 et 1970 n'accéderaient que superficiellement à l'aventure humaine. Qu'on soit chez Marie-Claire Blais, Réjean Ducharme, Jacques Poulin, Jacques Godbout ou Hubert Aquin, les personnages centraux ne s'engagent pas, ne participent pas à l'effervescence supposée de ces années de libération. Le roman québécois nous fournirait ainsi une occasion de voir avec plus de lucidité la Révolution tranquille, dont le caractère novateur aurait été surévalué.

permet aussi d'entretenir ses réseaux en France, et ainsi d'éviter des critiques internationales embarrassantes sur son régime.

Bref, le règne de M6, c'est celui d'un roi avec un pouvoir personnel sans partage, qui lui est donné à vie, la mainmise d'un homme qui n'a jamais insufflé une véritable dynamique de changement. Comme le roi n'a que la cinquantaine, cela signifie, pour 30 millions et plus de Marocains, encore des décennies sans espoir de réformes démocratiques et de partage plus équitable des richesses nationales.

Yvan Cliche

Jacques Julien
LEONARD COHEN
SEUL L'AMOUR

Triptyque, Montréal, 2014, 228 p.; 25 \$

On se souviendra de l'excellente biographie de Leonard Cohen par le professeur Ira Nadel (*Leonard Cohen, Le Canadien errant*, Boréal, 1997) et la monographie de Jacques Vassal (*Leonard Cohen*, Albin Michel, 1975). Pour sa part, dans ce nouvel essai, Jacques Julien met en lumière la poésie du chanteur, souvent considérée comme « hermétique » et « *multilayered* »



Même chez les écrivains québécois dont les œuvres sont généralement considérées comme partie prenante du grand contexte, par exemple André Major et sa trilogie des *Histoires de déserteurs*, l'aventure demeure selon Daunais une non-aventure : « [...] le roman ne peut rien contre l'idylle. Face à sa puissance, contre laquelle il vient buter, face à son étendue, au sein de laquelle il vient se dissoudre, il est toujours perdant ». Aujourd'hui, avec la mondialisation, il apparaît de moins en moins nécessaire

de connaître le contexte social du Québec pour comprendre les romans de Suzanne Jacob, de Gaétan Soucy, de Nicolas Dickner ou de Ying Chen. Malgré cela, les romanciers québécois ne parviendraient pas à surmonter l'idylle.

Le roman sans aventure explore un corpus d'une quarantaine d'œuvres, en un panorama chronologique au long duquel l'intérêt de l'exposé n'accuse pas le moindre fléchissement. La démonstration aurait pu être alourdie par un appareil de références théoriques ; elle est au contraire d'une engageante fluidité. Et, bien que le titre de l'essai puisse faire penser à une entreprise visant la stigmatisation d'une littérature anémique, il n'en est rien. En bout de piste, l'essai conclut que l'enfermement symptomatique du récit romanesque québécois est à la fois une faiblesse et une force. Même si cela ne vaut que pour nous, le roman dit mieux que nulle autre forme de connaissance ce que nous sommes véritablement. Le Québec aurait accédé à la modernité tout en demeurant ce qu'il a toujours été. Il n'y aurait rien à réparer, aucun paradis perdu à retrouver.

Le rayonnement limité de nos romans à l'étranger tient-il plus à des facteurs externes qu'aux écrits eux-mêmes ? L'essai ne tranche pas la question, sa valeur est ailleurs. La thèse d'Isabelle Daunais est séduisante, cohérente et, indéniablement, elle fait voir le roman québécois sous un nouveau jour.

Gérald Baril

Isabelle Daunais

LE ROMAN SANS AVENTURE

Boréal, Montréal, 2015, 222 p.; 22,95 \$

(comportant plusieurs niveaux de lecture). Contrairement à bien des auteurs, le parolier Cohen est exigeant : ses chansons fourmillent de symboles, de références ésotériques tirées de la kabbale ou d'échos spirituels à des textes sacrés, notamment les psaumes de l'Ancien Testament.

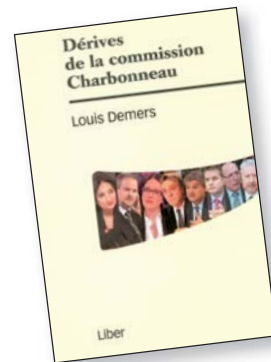
Évitant la chronologie, l'essayiste passe rapidement sur les débuts du chanteur pour se concentrer sur les années suivant sa période « folk », surtout à partir de l'album *New Skin for the Old Ceremony* (1974) – que Jacques Julien date erronément de 1971, au dernier chapitre. Il donne plus d'impor-

tance à des albums comme *I'm Your Man* et *The Future*, où Cohen devint presque prophète, prolongeant allègrement les textes apocalyptiques des juifs et des chrétiens.

Dans *Seul l'amour*, Leonard Cohen y est décrit tour à tour comme un penseur zen, le porte-parole et diffuseur de la sagesse, un adepte de la « sagesse amère » et le pratiquant d'une « érotique de la sagesse ». Cet ouvrage bien documenté fournit presque à chaque page de brefs extraits d'entrevues, des traductions d'extraits de chansons ou des correspondances avec d'autres écrits littéraires.

commentaires essai

Politique



Loin d'être une lecture légère, l'essai de Jacques Julien n'est pourtant ni un exercice théorique lourd ni une analyse systématique de chaque œuvre ; il reste accessible au non-universitaire et contient d'ailleurs peu de références bibliographiques ou de notes en bas de page. Une petite inexactitude subsiste : l'auteur attribue le couplet central de « A Day In The Life » (1967) des Beatles à John Lennon, alors qu'en fait le passage cité de cette chanson avait été composé et chanté par Paul McCartney.

Il faut néanmoins être familier avec l'univers du compositeur de « Hallelujah » – chanson si souvent reprise – pour apprécier pleinement ce livre ; idéalement, on devrait avoir sous la main les deux tomes des éditions bilingues de l'intégrale de ses paroles (*Musique d'ailleurs*, 10/18, 1998) pour saisir l'ampleur de ses textes « himalayens » qui demeurent sans égal dans la musique anglo-saxonne.

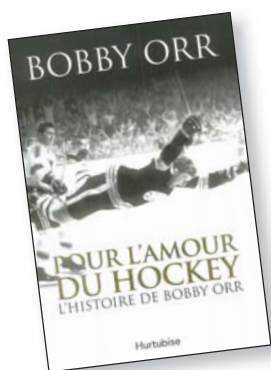
Yves Laberge

Louis Demers

DÉRIVES DE LA COMMISSION CHARBONNEAU

Liber, Montréal, 2015, 139 p.; 16 \$

Pamphlet plus fulminant que rigoureux, ce petit livre juxtapose les durs reproches que mérite la commission Charbonneau et les perceptions discutables qu'entretient l'auteur au sujet du Québec. Louis Demers, en effet, s'insurge avec raison contre la désinvolture avec laquelle la commission a sali nombre de réputations, mais il se fourvoie quand il conclut de ce



dérageage à l'inutilité des commissions d'enquête. Ses critiques à l'endroit de la presse sont tout aussi hybrides, le mérité côtoyant l'erratique.

Les critiques de Demers à l'égard de la commission Charbonneau sont, dans trop d'occasions, justifiées. Des règles de pratique qu'elle s'est données, la commission déduit qu'elle peut se livrer à l'arbitraire et priver les personnes écorchées d'un droit de réplique prompt et complet. L'exemple de l'ex-maire de Montréal, Gérald Tremblay, est l'un des pires : il fut si cavalièrement présumé coupable que la commission se dispensa de lui donner la parole. On préféra croire des truands. Qu'une large proportion de la presse ait emboîté le pas à ces abus de pouvoir n'a fait que décupler les dommages causés à trop de réputations. Demers a également raison de reprocher à la commission d'avoir multiplié les « expéditions de pêche » : répandre des rumeurs sans en avoir vérifié le fondement confine à l'irresponsabilité.

Demers s'aventure en terrain moins solide quand il nie globalement l'utilité de ce mécanisme d'enquête. Encore là, la cohérence fait défaut : d'une part, la commission d'enquête serait, à ses yeux, une artillerie lourde d'un usage constamment meurtrier ; d'autre part, Demers cite comme commissions d'enquête réussies trois de celles qui ont raté leur cible. D'une part, il oublie ainsi ce que le Québec doit aux commissions d'enquête Parent, Castonguay-Nepveu, Rioux, etc. ; d'autre part, il vante les mérites de commissions

particulièrement stériles : Bastarache (litige Charest-Bellemare laissé opaque) ; Cliche (incapable de justifier l'abolition du placement syndical), Gomery (dont les imprudences verbales ont permis aux principaux coupables du scandale des commandites de s'en tirer indemnes)...

Faut-il ajouter que Demers ne voit toujours pas ce qui rendait urgente et indispensable la création d'une commission d'enquête sur l'industrie de la construction ? Peut-être le comprendrait-on mieux si ce livre avait révélé de façon moins sommaire quel(s) client(s) l'avocat Demers avait représenté(s) devant la commission en question. Quant à « l'approbation collective » de la commission Charbonneau que l'on évoque en quatrième de couverture, seul un regard jovialiste peut l'avoir perçue.

P.-S. – Je reconnais avoir déjà fait partie d'une commission d'enquête ; notre collection de scalps fut médiocre.

Laurent Laplante

Bobby Orr
POUR L'AMOUR DU HOCKEY
L'HISTOIRE DE BOBBY ORR

Trad. de l'anglais par André Gagnon

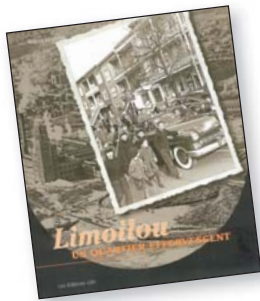
Hurtubise, Montréal, 2014, 293 p. ; 27,95 \$

Bobby est un des cinq meilleurs joueurs de l'histoire du hockey et il a révolutionné une position, celle de défenseur, en lui greffant une dimension offensive et en transportant la rondelle dans des montées à l'emporte-pièce, pour reprendre l'image consacrée. Il a réalisé ses exploits – victoire de la coupe Stanley, records, championnat des marqueurs – sur une seule jambe, parce qu'il a toujours été blessé aux genoux. Il est donc un des joueurs les plus intrigants du hockey, puisqu'on ne peut qu'imaginer ce qu'il aurait fait en santé sur une longue carrière. Avec l'aide de Vern Stenlund, Orr a fait paraître ses mémoires. Pour l'amateur de hockey, c'était l'occasion de connaître un immense joueur, créatif, intelligent, rapide, et de saisir un parcours du nord de l'Ontario jusqu'au pinacle bostonien. Hurtubise rendait ainsi service aux passionnés de ce sport, en traduisant cet ouvrage, ce qui sort l'histoire du hockey des ornières des seuls Canadiens de Montréal.

Pourtant, presque tout dans ces mémoires déçoit. Orr est timide et fuit les projecteurs, l'antithèse de ce qui est demandé d'une personnalité revenant sur son passé ; le numéro 4 des Bruins ne veut pas célébrer sa carrière et a plutôt opté pour une forme qui est celle du manuel à l'adresse des futurs joueurs, avec conseils, transmission des valeurs du jeu, plaider pour une vision conservatrice du hockey (bagarre, réglementation, rapport à l'autorité, etc.), si bien que sa trajectoire n'est pas toujours bien présentée, que les anecdotes sont rares et souvent très plates, qu'un obséquieux respect, un peu terne et maintes fois assez forcé, détermine ce qui est dit sur le jeu, les adversaires et les intervenants du hockey. Le livre consensuel de Orr fait en sorte que l'amateur de hockey reste sur sa faim ; la vie d'un vestiaire des années 1970 n'est pas décrite, pas plus que la routine quotidienne d'un hockeyeur. En cela, la réflexion sur le sport relance tous les clichés sur le jeu, sans jamais atteindre à la finesse des idées et des histoires présentées par Ken Dryden dans *Le match*, qui demeure le plus grand livre écrit par un ancien joueur.

Orr parvient dans deux chapitres à éviter les clichés, la pensée conservatrice et l'hagiographie de ses parents. Dans le chapitre consacré à Don Cherry, Orr dévoile son amitié pour son ancien entraîneur, fait une vibrante défense de la gentillesse du commentateur aux vestons colorés, pour ne pas dire atroces. Il y a là un contrepoint passionné au discours usuel tenu au Québec sur l'homme connu pour ses sorties mal avisées, ce qui donne du souffle aux mémoires. Dans le chapitre sur Alan Eagleson, ancien ami de Orr, ex-baron du hockey, fraudeur des hockeyeurs, l'amertume et la colère exprimées permettent de donner enfin une humanité au joueur, hélas absente de son parcours autrement trop lisse.

Michel Nareau



Réjean Lemoine

LIMOILOU

UN QUARTIER EFFERVESCENT

GID, Québec, 2014, 207 p.; 34,95 \$

Après les excellentes *Lettres de Limoilou* (2008) de Jacques Saint-Pierre, ce bel album illustré de l'historien Réjean Lemoine fait revivre un siècle de vie urbaine dans la Basse-Ville de Québec, au nord de la rivière Saint-Charles et au sud de Charlesbourg. On y découvre 200 photographies inédites datant de 1869 à 1965 et montrant l'évolution du quartier, ses maisons caractéristiques avec leurs escaliers extérieurs en colimaçon, son Exposition provinciale, son tramway et surtout ses résidents. Les premières pages évoquent brièvement les origines de la municipalité de Limoilou et sa fusion avec la ville de Québec, en 1909.

Les photographies sont judicieusement choisies et admirablement bien décrites : la laiterie Laval de la 4^e Avenue – transformée en supermarché –, la construction de l'externat Saint-Jean Eudes – aujourd'hui le Cégep de Limoilou –, ou encore l'ancien chantier naval McKay et Warner, photographié en 1869. On reste fasciné en découvrant des images de l'ancienne rivière Lairet, qui traversait autrefois Limoilou autour de l'hôpital Saint-François d'Assise et qui a été canalisée autour de 1960. Une photographie aérienne permet d'observer le tracé originel de la rivière Saint-Charles avant son détournement ; elle contournait alors l'actuel parc Victoria. Ce méandre était situé entre le stade de baseball et le Village de l'Anse ; désormais, c'est l'auto-

route Laurentienne qui passe sur la partie remblayée. Ailleurs, on peut voir la future première ministre du Québec, Pauline Marois, âgée d'un an, dans la paroisse de Saint-Zéphirin-de-Stadacona.

Parmi les autres images inattendues de ce livre précieux, on revoit le cinéaste Alfred Hitchcock, qui à l'été 1952 tourna dans l'église Saint-Zéphirin-de-Stadacona son film *La loi du silence* (*I Confess*, 1953). Sur ce point, contrairement à ce qu'affirme Réjean Lemoine, quelques séquences en intérieur avaient été tournées en studio et non à Québec. Mais cette imprécision ne devrait pas nous empêcher d'apprécier l'un des plus beaux livres sur la ville de Québec à être paru depuis bien des années. Ouvrage unique sur un sujet rarement abordé, le livre *Limoilou, Un quartier effervescent* raconte admirablement en images l'histoire méconnue de cette partie populaire et ouvrière de la ville de Québec.

Yves Laberge

Paul Kunigis et

Véronique Marcotte

VOIX MIGRANTES

NAÎTRE AILLEURS, VIVRE ICI

Avec les photographies de François Fortin

Québec Amérique, Montréal, 2014,

168 p.; 29,95 \$

L'immigration est vieille comme l'humanité elle-même. Dans un temps passé, les pays du Nouveau Monde ont beaucoup bénéficié de l'immigration. Au XX^e siècle, le développement des moyens de transport a contribué à faire de l'immigration un

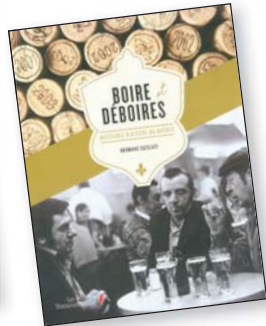
phénomène historique et social d'une telle importance que la *Déclaration universelle des droits de l'homme* en fait référence. Le Canada, avec son immense territoire et sa population relativement faible, ne pouvait échapper à l'immigration.

Les hommes et les femmes qui immigrent au Canada, et plus spécifiquement au Québec, comme ailleurs, le font pour des raisons sérieuses : à cause des conditions économiques ou politiques peu avantageuses qui sévissent dans leur pays d'origine, en quête d'une vie meilleure en échappant à des pressions sociales, ou par besoin de s'épanouir. Mais, s'il est vrai que le pays d'origine ne fait pas de cadeau, celui qui accueille n'en fait pas nécessairement non plus. C'est pourquoi l'immigrant doit s'armer de courage et de détermination s'il veut réussir son projet de vie nouvelle.

C'est ce qu'a fait Paul Kunigis, musicien originaire de Pologne qui, dans les années 1980, s'est installé à Montréal, après avoir vécu un peu partout en Europe et au Canada. Il a voulu retrouver dans la province d'autres personnes qui, comme lui, ont réalisé leur rêve. Accompagné de Véronique Marcotte, écrivaine et metteur en scène, il est parti à leur recherche. Ensemble, ils ont rencontré dix-sept immigrants, dix-sept raisons de chercher un ailleurs, dix-sept histoires singulières, dix-sept succès sur cette terre qui les a accueillis. Les personnes choisies se sont confiées simplement en faisant part, dans certains cas, du choc ressenti lorsqu'elles ont été confrontées aux hivers rigoureux et dans d'autres, de leur difficulté à apprendre une langue différente.

Entre l'ouvrage documentaire, à cause des textes de Véronique Marcotte, et le beau livre, à cause des magnifiques photographies de François Fortin, *Voix migrantes* vous invite à mieux connaître des personnalités du monde des arts, de la littérature, de l'enseignement supérieur, de l'alimentation, de la cuisine, de la médecine, de la politique, du sport, ces individus, ces familles que vous avez peut-être rencontrés ou que vous souhaitez rencontrer parce qu'aujourd'hui plus proches de vous.

Gérald Alexis ►



Jacques Houle
IL ÉTAIT UNE FOIS DES USINES
ESSOR, DÉCLIN ET RELANCE DE
L'INDUSTRIE QUÉBÉCOISE

Hurtubise, Montréal, 2014, 136 p.; 24,95 \$

Le sous-titre livre une juste synthèse du bouquin : *Essor, déclin et relance de l'industrie québécoise*. L'essor fut réel, le déclin dramatique, la relance possible, mais incertaine. Sans succomber au jovialisme, Jacques Houle fait dépendre la relance des atouts traditionnels du Québec et d'« une longue tradition de consultation publique ». Diagnostic impeccable, thérapie qu'on voudrait plus convaincante.

L'essor, qui suit l'armistice de 1945, a valu au Québec l'équivalent des « trente glorieuses » dont l'Occident garde le souvenir. Peut-être, cependant, s'est-il vite essoufflé. « En effet, écrit Houle, le secteur industriel contribue à environ 30 % du PIB du Québec en 1960, comparativement à 26 % en 1970 et à 23 % en 1980. » Déjà, le fléchissement révélait la fragilité des acquis.

Le déclin, lui, aggrave la récession de 1982. Cette année-là, 76 000 emplois manufacturiers disparaissent. Dans les médias, les mises à pied deviennent une triste rengaine. Nul segment de l'industrie n'est épargné. Montréal est touché aussi cruellement que les régions. Les six secteurs qui témoignaient de la vigueur manufacturière québécoise sont tous ébranlés (produits alimentaires, cuir, bois scié, textiles, vête-

ments, matériel roulant). On va même de mal en pis, puisque la décennie la plus récente est la pire : de 2002 à 2011, le secteur de la fabrication, qui représentait encore 18 % de l'emploi, voit son poids réduit à 12 % ; 160 000 emplois de moins. Intelligente et documentée, la démonstration de Houle est accablante.

La relance viendra-t-elle? Jacques Houle l'estime possible, mais exigeante. Il identifie sans emphase les atouts qui peuvent ressusciter au Québec le dynamisme industriel ; il espère un sursaut analogue à celui grâce auquel l'Allemagne résiste mieux que sa voisine française aux turbulences économiques. D'abord, neutraliser les causes du déclin ; puis reconstruire.

Les causes du déclin sont, note l'auteur, diverses. Les technologies, la conjoncture, les décisions politiques, tous les facteurs semblent ligués contre l'industrie manufacturière. La déconfiture de la Dominion Textile/C.S. Brook? Pari aventureux d'un patron. Le départ des raffineries? « En grande partie, à cause du Programme énergétique national instauré par le premier ministre Pierre Elliott Trudeau, lequel programme favorise Sarnia aux dépens de Montréal. » Le recul de l'industrie forestière? Un dollar canadien peu propice à la concurrence. À ces facteurs dont l'influence s'affiche dans les statistiques, Houle ajoute des influences moins tangibles, mais tout aussi redoutables. Au premier rang, le fait que l'emploi industriel soit peu valorisé par la société québécoise. Combien de parents lient succès et diplôme

universitaire? Combien misent aveuglément sur la *société du savoir* et jugent anachronique l'emploi manufacturier?

Cohérent, l'essayiste situe donc au cœur de la relance un travail de sensibilisation. « La première étape, la plus difficile, consiste à rompre définitivement avec une certaine indifférence à l'égard de cette problématique, car le *statu quo* est tellement familier que l'idée même de sa remise en question apparaîtra à plusieurs comme déplacée, voire inutile. » On ne peut que lui donner raison.

Par prudence peut-être, Houle s'abstient de réunir en un faisceau les aspects proprement politiques d'un déclin meurtrier. Dommage, car son analyse souligne combien les décisions fédérales ont dévasté l'emploi manufacturier québécois. C'est Ottawa qui a négocié le libre-échange et rendu vulnérable le domaine du textile. Lui encore qui, par l'exploitation des sables bitumineux, a provoqué la montée catastrophique du dollar canadien. Lui qui a détourné vers Sarnia les emplois liés aux raffineries québécoises.

Deux propos de Houle attirent l'attention. Le premier concerne l'aptitude particulière du Québec au dialogue. Verdict juste, mais anachronique : depuis 2000, le Québec dédaigne les sommets socio-économiques et leurs analogues. Le second a trait à la tarification de l'énergie. Houle souhaiterait qu'Hydro-Québec abaisse le tarif consenti aux alumineries de manière à les détourner de l'énergie étatsunienne présentement moins coûteuse. Houle aurait raison si Hydro-Québec, au lieu de privatiser à perte l'énergie éolienne, en avait conservé la maîtrise et l'intégrait à son réseau. Au lieu d'enrichir quelques promoteurs à coups de millions, Hydro-Québec pourrait, sans déficit, concurrencer l'énergie d'outre-frontières.

Diagnostic impeccable à compléter par un de ces débats publics dont Québec avait (et n'a plus) l'habitude.

Laurent Laplante

Magistral dictionnaire

Sans doute l'un des meilleurs historiens du cinéma au pays, Marcel Jean nous propose (enfin!) le premier dictionnaire répertorient (presque) tous les films produits au Québec : animation, fictions et documentaires ; courts, moyens et longs métrages ; anciens et récents. Il a tout vu, tout revu. Également critique et cinéaste (son excellent documentaire, *État critique*, est ici mentionné), Marcel Jean avait préalablement codirigé avec Michel Coulombe l'indispensable *Dictionnaire du cinéma québécois*.

Parmi les 1300 titres commentés dans son nouvel ouvrage, on retrouve naturellement tous les classiques de l'ONF désormais accessibles sur Internet – pensons aux films de Pierre Perrault ou à *Ratopolis* (1973), documentaire de Gilles Thérien – mais aussi une multitude de films difficiles à trouver. Il faut beaucoup de volonté et de recherches pour voir des films québécois !

Ce *Dictionnaire des films québécois* ne se réduit pas à une simple nomenclature de 1300 films d'ici répertoriés alphabétiquement ; chacun est résumé et commenté intelligemment en mettant en évidence sa portée et sa réception à l'époque de sa sortie. On constate que les critiques passent parfois à côté du message véhiculé par les films et n'apprécient pas toujours les œuvres en avance sur leur temps, comme ce fut le cas pour *À tout prendre* (1963) de Claude Jutra ; Marcel Jean le juge « imparfait, mais porté par un irréprouvable désir de cinéma », « qui paradoxalement réussit à être narcissique et généreux ».

Personne n'est oublié dans cet ouvrage exhaustif : même le premier film expérimental québécois, *La femme image* (1960) de Guy Borremans, y est louangé pour son caractère « surréaliste et dadaïste ». Le seul absent notable serait *Étienne Brûlé, gibier de potence* (1952), long métrage historique (en couleurs !) de Melburn E. Turner.

On apprécie d'autant plus ce *Dictionnaire des films québécois* que les autres ouvrages de référence français comme le *Guide des films* (Robert Laffont) de Jean Tulard et le *Dictionnaire mondial des films* (Larousse) de Bernard Rapp et Jean-Claude Lamy ne contiennent que très peu de films québécois.

À lui seul, Marcel Jean porte sur ses épaules ce magistral *Dictionnaire des films québécois*, rédigeant toutes les notices. Personne d'autre que lui n'aurait pu réussir un tel exercice.

Yves Laberge



Marcel Jean

DICTIONNAIRE DES FILMS QUÉBÉCOIS

Somme toute, Montréal, 2014, 472 p. ; 39,95 \$

Normand Cazalais BOIRE ET DÉBOIRES

HISTOIRES D'ALCOOL AU QUÉBEC

Transcontinental, Montréal, 2014,
181 p. ; 34,95 \$

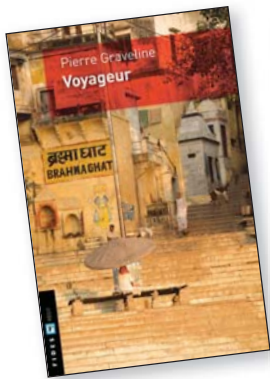
En introduction à ses histoires d'alcool du Québec et d'ailleurs, Normand Cazalais confie s'être donné pour mission d'ouvrir des fenêtres sur les liens qu'entretient la société avec la dive bouteille. Boire et déboires, grandeurs et misères composent les deux volets de son diptyque, les deux visages de l'alcool considérés par l'auteur depuis la création de l'Ordre de Bon Temps par Samuel de Champlain jusqu'aux dernières statistiques des victimes de l'alcool au volant. Regard panoramique plutôt que monographie savante, l'ouvrage survole les

dimensions culturelle, historique, économique et sociale de l'alcool et des activités qui lui sont liées.

L'approche du journaliste, géographe de formation, est ludique et invitante. Des curiosités variées, statistiques et faits divers affriolants piquent l'intérêt à chacune des pages. Qui se souvient du bien nommé Jacques Boisdon, premier aubergiste de la Nouvelle-France ? De l'« affaire Dow », qui fait près d'une cinquantaine de victimes à Québec et provoque le déclin de la plus prospère brasserie des années 1960 ? Dans ce florilège de détails éthyliques où défilent recettes de cocktails et chansons grivoises, contes traditionnels et extraits de mandements cléricaux, Cazalais offre une vitrine aux producteurs viticoles et cidricoles de la province et rend un hommage mérité

aux précurseurs de chez nous. Aujourd'hui, les distilleries québécoises font bonne figure à l'étranger, les micro-brasseries champignonnent et repoussent sans cesse les standards de qualité.

Malheureusement, l'alcool emprunte parfois les traits de la misère sociale. Son histoire a partie liée avec les ligues de tempérance, entreprises d'abstinence, groupes de soutien et campagnes publicitaires destinées à sensibiliser la population aux contrecoups des abus et aux méfaits de l'irresponsabilité. La conscientisation est la voie qu'emprunte Cazalais, dont l'un des objectifs semble être de montrer que le vin est innocent et que l'ivrogne seul est coupable, et cela à l'aide d'un joli pot-pourri d'historiettes et d'anecdotes qui enchantent l'œil, rehaussées par des photos ►



d'époque et reproductions de peintures de nombreux artistes dont Cornelius Kriehoff et Jacob Jordaens. *Boire et déboires* est un beau livre à consommer sans modération, doublé d'une introduction stimulante qui avive la soif d'en apprendre plus sur le sujet.

David Laporte

Pierre Graveline
VOYAGEUR

Fides, Montréal, 2014, 182 p.; 19,95 \$

Certains tombent dedans lorsqu'ils sont jeunes et Pierre Graveline est sans contredit de ceux-là. À peine âgé de quatorze ans, il entend le chant du vaste monde, envoûtant comme l'appel des sirènes. Seul, il part pour Plattsburgh en auto-stop, à l'insu de ses parents et de sa grand-mère. À dix-sept ans, il effectue le tour du Québec en voiture puis en stop, d'est en ouest. Sans trop le savoir, l'adolescent peaufine son art de l'errance, qui le pousse bientôt à traverser l'Atlantique. En 1971, il rejoint Amsterdam, ville qui a la cote chez les voyageurs de l'époque en raison de sa tolérance exemplaire. Il a dix-neuf ans, l'insouciance de la jeunesse et une liasse de chèques de voyage anémique en poche : Graveline voyage léger.

À voyager léger, il arrive que l'on dévie de sa trajectoire, emporté par d'insondables courants telluriques. Devant à l'origine retrouver des amis en Provence pour ensuite gagner l'Afrique du Nord, Graveline dérive plutôt vers la Turquie. Dès le second chapitre, le voyageur passe des Pays-Bas à la Belgique, de la France à

la Suisse, de l'Italie à la Tchécoslovaquie pour transiter par Istanbul, où il tombe littéralement de l'autre côté du miroir, happé de plein fouet par cet Orient mystique dont l'exotisme fascine depuis des lunes l'imaginaire occidental. Istanbul est également le point de départ du mythique *hippie trail*, emprunté quotidiennement par d'innombrables jeunes hippies en partance vers l'Inde, ultime destination que convoitait déjà, quinze ans avant Graveline, Nicolas Bouvier dans son magnifique ouvrage *L'usage du monde*, réédité en 2014 aux éditions du Boréal.

Cette coïncidence entre les trajets des deux écrivains justifie le jeu des comparaisons : Bouvier avait pour compagnon son ami Thierry Vernet, peintre de profession ; Graveline fait quant à lui la connaissance de Calou, « Parisien pur beurre », avec qui il se lie d'amitié. Il rencontre aussi dans un boui-boui trois Lavallois, propriétaires d'un Volkswagen Van qui les conduit tous sur plusieurs centaines de kilomètres, avant de s'échouer, convulsif, au pied du mont Ararat. Ensemble, accompagnés pour un moment d'un couple d'héroïnomanes allemands et de deux candides Anglaises, ils traversent l'Iran, l'Afghanistan puis le Pakistan, lieu de séparation de la majorité d'entre eux.

Alors que Bouvier termine son récit sur la passe de Khyber, d'où il « reçoit par bouffées l'odeur mûre et brûlée du continent indien », Graveline consacre la moitié de son livre à ses pérégrinations en terres indiennes, qu'il poursuit désormais en solitaire après avoir accidentellement

égaré Calou lors d'un raid aérien pakistanais. En rickshaw, en autocar, en train, en auto-stop, tous les moyens de transport sont bons pour répondre à l'attraction invariablement renouvelée qu'exercent les destinations dont les noms brillent comme mille promesses : Delhi, Bombay la nouvelle Babel, Panaji, Goa. Le globe-trotter vend ses vêtements afin de prolonger sa quête obstinée de l'ailleurs, se fait joueur de musique ambulant et demande l'aumône à des Indiens fascinés par la présence de ce curieux Occidental en territoire si reculé. Il atteint par la suite Katmandou, Népal, point de chute de ce parcours épique au bout duquel il revient complètement fauché, mais riche d'un fonds d'expériences inépuisable qui lui durera une vie et au-delà peut-être, car comme l'écrit le poète Emerson, le bénéfice du voyage est réel, « parce que nous avons droit à ces élargissements, et, une fois ces frontières franchies, nous ne redeviendrons jamais plus tout à fait les misérables pédants que nous étions ».

Les frontières, Graveline les traverse à la vitesse grand « V », en imposant dès les premières pages de *Voyageur* un rythme effréné à son récit, qui aurait pu tirer profit de sa philosophie du voyage, qui se résume selon sa propre formule par « ça prendra le temps que ça prendra ». Son récit est d'ailleurs à l'image de ce trentenaire français croisé à Katmandou, qui dispose d'une quinzaine de jours pour accomplir son « tour du monde tout compris » ; à vouloir tout montrer, tout voir, il peut arriver que le contraire se produise. Cela explique probablement le manque occasionnel de ventilation de l'information portant sur les endroits visités, livrée en bloc et parfois sèchement. Il faut pourtant bien avouer que la vitesse et l'effervescence de l'action favorisent l'adhésion du lecteur, aspiré dans cet incessant tourbillon de découvertes et de rencontres en tous genres dont l'intérêt n'est pas même entamé par les quelques tics d'écriture et scories mineures qui ont passé le tamis de la révision. L'occasion de musarder avec Graveline est trop belle pour ne pas être saisie sans réserve.

David Laporte

Einstein en 50 rubriques

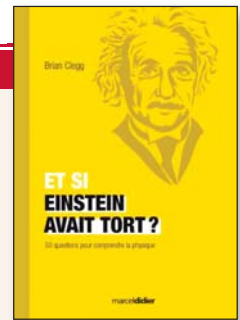
Et si Einstein avait tort à propos d'une des composantes de ses équations sur la gravité? « Ma plus grosse bourde », c'est ainsi qu'il qualifiait lui-même la « constante cosmologique » qu'il avait intégrée, en 1916-1917, à ses calculs destinés à établir la taille de l'Univers (qu'on croyait alors statique). C'est au moment où l'expansion cosmique a été découverte par l'astronome Hubble, en 1929, qu'Einstein a cru avoir fait erreur. Pourtant, en 1998, a été mesurée une mystérieuse « énergie sombre », dont la nature est inconnue. Ce pourrait bien être une nouvelle façon de désigner cette constante cosmologique imaginée 70 ans plus tôt par le génial savant.

Autre fait intéressant mentionné à propos d'Einstein : il a réussi à expliquer l'effet photoélectrique en 1905 (la même année – décidément prolifique – où il a prouvé l'existence de l'atome et élaboré sa théorie de la relativité restreinte). C'est ce travail qui lui a valu le prix Nobel de physique en 1921, et non ses découvertes sur la relativité.

Au total, 50 rubriques sont proposées dans l'ouvrage dirigé par Brian Clegg. Chacune d'elles, présentée sous forme d'interrogation, est rédigée par un scientifique ou une journaliste spécialisée. Chaque texte, d'une page, consiste en un bref condensé des connaissances actuelles sur un sujet donné. Les articles sont regroupés en sept champs ou applications de la physique : la physique quantique, la relativité et le voyage dans le temps, la physique des particules, la cosmologie, l'astrophysique, la physique classique et la technologie. Plus précisément, parmi les sujets abordés se trouvent : les particules élémentaires, l'intrication quantique et la téléportation, la « théorie du Tout », les univers parallèles, la thermodynamique, l'optique fondamentale, la pierre philosophale, les couleurs de l'arc-en-ciel, les températures extrêmes. Des sujets, donc, qui sauront captiver les lecteurs et lectrices. Et des textes qui donneront éventuellement l'envie de chercher de l'information plus détaillée ailleurs.

En bref, un ouvrage intéressant, abondamment illustré et de belle facture (couverture rigide, papier lustré).

Gaétan Bélanger



Sous la dir. de Brian Clegg

ET SI EINSTEIN AVAIT TORT ?

50 QUESTIONS POUR COMPRENDRE LA PHYSIQUE

Marcel Didier, Montréal, 2014, 160 p.; 19,95 \$

Jean Starobinski

L'ENCRE DE LA MÉLANCOLIE

Seuil, Paris, 2012, 662 p.; 44,95 \$

Historien des idées, médecin, essayiste et professeur de littérature né à Genève en 1920, Jean Starobinski a été le maître à penser de plusieurs générations d'étudiants. Comme Georges Poulet, Jean Rousset et Jean-Pierre Richard, il est une figure de proue de « l'école de Genève », mouvance de la critique littéraire attentive à l'expérience de la conscience au monde de l'écrivain. Les essais que Starobinski a consacrés à Montaigne, Montesquieu, Rousseau, Diderot et Jouve ont marqué son époque. Mais c'est surtout l'étude de la mélancolie qui occupe le centre de son parcours intellectuel. En ce sens, *L'encre de la mélancolie* constitue la meilleure introduction à son

travail de critique – voire la meilleure synthèse.

L'ouvrage comporte six parties. La première justifie l'investissement financier que représente l'achat de ce livre (près de 50 \$) : il s'agit de l'« Histoire du traitement de la mélancolie », thèse déposée à la Faculté de médecine de l'Université de Lausanne en 1959. Imprimé hors commerce en 1960, ce texte a longtemps « circulé sous le manteau ». Les parties suivantes, « Anatomie de la mélancolie », « La leçon de la nostalgie », « Le salut par l'ironie? », « Rêve et immortalité mélancolique » et « L'encre de la mélancolie », sont composées d'essais publiés dans diverses revues entre les années 1960 et 2000. La postface de Fernando Vidal (chercheur barcelonais d'origine argentine) est inédite. Elle met l'accent

sur l'originalité et la portée de la démarche starobinskienne en matière de mélancolie.

À travers un corpus d'une grande diversité – qui va des maîtres de l'Antiquité aux grands « désespérés » du XIX^e siècle (Baudelaire, Kierkegaard) en passant par les écrivains de la Renaissance Matteo Bandello et Robert Burton –, *L'encre de la mélancolie* pose une question cruciale : d'où viennent la tristesse profonde, le désespoir, le délire, la fureur et le suicide? Au lieu de déployer, comme le font bon nombre de théoriciens contemporains, un jargon aride, Starobinski s'exprime, à l'instar de Freud, au moyen d'une prose séduisante et mesurée. À ce titre, *L'encre de la mélancolie* a déjà la valeur d'un classique des sciences humaines.

Patrick Bergeron